

**ALEXANDRE
CHARDIN**



**POUR
EN FINIR
AVEC LE
GROC**

**ALEXANDRE
CHARDIN**

**POUR
EN FINIR
AVEC LE
GROC**

A stylized sunburst graphic consisting of several short, dark lines radiating outwards from the bottom and right sides of the word 'GROC'.

magnard*jeunesse

*Pour Sylvie et tout le personnel de la maison de retraite
de Bitschwiller-les-Thann qui ont accompagné Charlotte
et l'ont aidée à garder sa dignité, jusqu'au bout.
Merci.*

Illustration de couverture : Églantine Ceulemans

© 2021, Éditions Magnard Jeunesse
5, allée de la 2^e DB – CS 81529 – 75726 PARIS 15 cedex

www.magnardjeunesse.fr

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Loi n° 49-956 du 16-07-1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Dépôt légal : mai 2021

N° ISBN : 978-2-210-97270-4

 Je le déteste ! Il est là, vautré au milieu du canapé, un verre de whisky à la main, devant la télé. Raymond, mon *beau-père*. Comment peut-on utiliser *beau* pour dire que ce n'est pas mon vrai père ? *Moche-père*, oui ! Ses petits yeux noirs fixent l'écran sans battre des paupières, comme un requin fixerait une proie. L'animateur de l'émission débile pose des questions auxquelles Raymond ne répond jamais. Pourquoi ? Parce que Raymond est un crétin qui ne sait rien. Rien sinon nous gâcher la vie, ce qu'il fait à la perfection. Un as dans le domaine. Ça fait cinq ans qu'il vit avec nous. Ma mère me rappelle régulièrement que je l'aimais bien, au début. J'avais six ans. On jouait ensemble à la console, il disait à ma mère d'y aller « mollo » sur l'école, « pour c'que ça sert ». Quand j'étais puni en classe, il se lâchait sur le maître et disait que l'école était une usine à idiots.

« C'est faux, Raymond ! L'école est une chance », répondait ma mère.

Raymond haussait la voix, lâchait des grossièretés en faisant de grands gestes, et ma mère finissait toujours par

Pour en finir avec le Groc

abandonner, tête basse. J'étais partagé entre la honte de la faiblesse de ma mère dont les yeux fuyaient les miens et la fascination pour la force des colères de Raymond. Je croyais qu'il me défendait. Celui qui parlait le dernier et le plus fort avait forcément raison, comme mon maître, ou les plus grands de l'école. Quelle erreur !

Aujourd'hui, je hais sa vulgarité, ses cris, ses tremblements de rage, ses menaces envers ma sœur, mon frère et moi. Je hais ce sale type qui serre les poings devant ma mère et lui fait baisser les yeux ! Je hais qu'il m'appelle par mon prénom dont il se moque bêtement : « Alors, Éole, tu planes ? »

J'en suis arrivé à détester mon prénom.

Le Groc, c'est comme ça que je l'appelle : le gros con.

 cause du Groc, je ne peux inviter aucun copain à la maison. Je leur dis que ma mère ne veut pas. Ils flairent le mensonge, mais n'insistent pas. On va chez eux, c'est plus simple.

Un jour, j'ai vu un film dans lequel l'écran d'une télé devenait une bouche qui avalait le spectateur. C'était mal fait, mais quelle excellente idée ! Si seulement le décor lumineux-flashy de son émission idiote pouvait dévorer le Groc ! Si l'écran pouvait avoir des dents et lui sauter dessus, je me contenterais de reculer d'un pas pour ne pas salir mon pantalon. Ma mère viendrait, chercherait ce qui manque dans le salon.

— Où est Raymond ? dirait-elle.

— La télé l'a bouffé.

Elle hausserait les épaules et me répondrait, sans émotion :

— Enfin.

En attendant, le présentateur débile de l'émission débile interroge une candidate avec son sourire *Aie-confiance-crois-en-moi...*

— Alors, Céline, comment appelle-t-on ce que l'on nomme, à tort, les antennes chez les escargots ?

— C'est facile, idiot ! dit Raymond en se tapant la main sur le genou. T'es nulle ou quoi ? Elle est vraiment trop c...

Je le coupe :

— ... Tu la connais, toi, la réponse ?

Il fronce les sourcils, me considère un instant comme si j'étais quelque chose de dégoûtant.

— De quoi j'me mêle ?

— Tu la connais ou pas ?

— Retourne à tes devoirs pour devenir moins con et fous-moi la paix !

Géné parce que je ne baisse pas le regard, il vide son verre de whisky et se sert une rasade.

— Ça s'appelle des tentacules, dis-je.

Il secoue la tête, rire forcé.

— Des *tentacules* ? Ben t'es bien aussi con que cette pauv' fille ! Des *tentacules*, c'est les pieuvres qui en ont. Putain, mais qu'est-ce qu'on vous apprend à l'école ?

Je retourne à l'écran sans répondre. Le présentateur, comme s'il venait de m'entendre, regarde la caméra, s'avance et dit d'un air complice aux millions de spectateurs qui le regardent :

— Des *ten-ta-cules*, Céline, ce sont des *ten-ta-cules* !

Pour en finir avec le Groc

Le sourire du Groc se fige, ses joues flasques tremblent, son cou large se raidit et rougit. Il boit son verre. Ma voix dépasse à peine le volume de la musique de l'émission :

— Dans-ta-face...

Il tourne la tête lentement vers moi.

— Qu'est-ce que t'as dit, là ?

Les articulations blanchissent sur le verre. Il meurt d'envie de me le jeter à la tête, mais il sait qu'il me rate-rail et qu'il serait encore une fois humilié et obligé de ramasser chaque petit morceau de verre.

Il fait mine de se lever.

— J't'ai posé une question ! Tu vas répondre, bordel !

— J'ai dit des *tentacules*.

— Non, juste à l'instant, ne joue pas au con avec moi, hein ! Pas la peine de me servir ton regard de p'tit puant qui se croit plus intelligent que tout le monde ! Joue pas au mariole ! Et baisse les yeux, me regarde pas comme ça ! Faut qu'je te montre comment on remet un p'tit merdeux comme toi à sa place ?

Ma mère sort de la cuisine, s'essuie les mains dans un torchon, reste dans l'encadrement de la porte du salon et nous regarde tous les deux de ses yeux las.

— Arrête, Raymond, dit-elle d'une voix blanche.

— Que j'arrête quoi ? Ton fils me cherche. Il est insolent ! Tu veux que j'me taise ? Que je laisse passer,

comme toi ? Je me débène pas devant un p'tit con de onze ans, *moi* !

— Tu parles de mon fils, Raymond.

— Ouais, ben c'est ça le problème ! Un autre gosse aurait déjà pris une bonne taloche. Et il l'aurait pas volée !

Ma mère tourne ses yeux fatigués vers moi. Fatigués de son travail qui commence tôt à mon collège, où elle fait le ménage, fatigués de nos disputes, fatigués d'avoir eu à batailler pour que Lilou et Tomas fassent leurs devoirs et ne se lèvent pas de la table de la cuisine toutes les deux minutes pour jeter un œil à l'émission.

— Habille-toi, Éole, dit ma mère, on va voir Papy. S'il te plaît.

— *S'il-te-plaît*, l'imité le Groc avec une voix blessante.

Je prends mon inspiration, prêt à refuser une fois encore, mais quelque chose dans l'attitude de ma mère me pousse à me taire.

Nous nous habillons en silence. L'esquisse d'un sourire au bord des lèvres, elle est heureuse que je l'accompagne pour la première fois à la maison de retraite.

Mon grand-père. Il me manque terriblement, mais je n'ose pas aller dans cette maison pour vieux. Je n'ai pas envie de le voir là-bas.

— Eh ! Annabelle, on bouffe quoi ? s'écrie le Groc.

Pour en finir avec le Groc

Ma mère lit dans mes yeux qui la fixent: « Ne lui réponds pas! On se casse, maman! »

— Des frites.

Lui ne dit rien. Ma mère ferme la porte en évitant mon regard.



Neuf étages sans dire un mot dans l'ascenseur, dont les parois sont couvertes de dessins et de gros mots que je ne remarque même plus à force de les voir. Je tourne le dos à ma mère et observe mon visage dans le miroir. Je n'aime pas mes cheveux longs et noirs, mais je déteste encore plus quand ils sont courts. Mes yeux n'ont pas une couleur définie : gris-bleu, ou bleu-gris, avec des éclats bruns. Ma bouche est trop grande – seul avis que je partage avec le Groc, même si lui et moi ne donnons pas à ce détail le même sens. Mes mains larges ne vont pas avec mes bras trop longs, comme pendus au bout de mes épaules maigres. Quand je m'observe plus d'une minute, j'ai l'impression d'être un assemblage de membres qui ne vont pas ensemble. Frankenstein, genre. En jeune.

Dans la voiture, ma mère éteint la radio et me demande :
— Qu'est-ce qui s'est passé, tout à l'heure, avec Raymond ?

— Il a traité une candidate de conne parce qu'elle ne connaissait pas une réponse. Tout le monde est con à côté de Raymond-le-génie.

Elle soupire :

— Arrête, Éole...

— Il met la télé tellement fort que je n'arrive pas à faire mes devoirs, mais il s'en fout ! Et tu ne lui dis rien ! Il te parle mal, il ne fait rien à la maison, il fume dans les toilettes et toi, tu ne lui dis rien...

— Tu exagères, Éole.

— Ça pue le tabac jusque dans le salon ! Tu lui as dit d'arrêter, mais ça aussi il s'en fout ! Tu le défends, tu lui trouves toujours des excuses ! Et quand t'es énervée, c'est nous que tu engueules.

Ma mère retient sa respiration.

— Tu sais que j'ai raison ! dis-je d'une voix coupante.

Elle se passe la main sur le visage, me regarde par en dessous, hésite.

— Bon, on discutera de tout ça plus tard. En tout cas, pas la peine d'ennuyer Papy avec ça aujourd'hui, s'il te plaît, dit-elle. On est d'accord ?

— Pourquoi ?

— Eh bien, parce que ça l'embêterait. Ça lui ferait du mal, peut-être, de savoir que tu penses ça.

— Alors promets-moi que tu vas quitter Raymond.

— Éole, reste à ta place! s'emporte-t-elle. Et puis tu n'es pas tout seul dans cette histoire...

— Tomas et Lilou ne l'aiment pas non plus, qu'est-ce que tu crois! La vérité, c'est que tu ne *veux* pas le larguer parce que tu as peur de lui. Plus jeune, Papy lui aurait cassé la gueule.

— Éole! Tu dépasses les bornes!

Bras croisés, les larmes aux yeux, je fixe la route jusqu'à la grande grille noire qui délimite l'entrée de la « résidence des Écureuils ». Nous suivons lentement une allée sinueuse montant vers un grand bâtiment blanc de trois étages.

Elle se gare sur le parking visiteurs, derrière le bâtiment, coupe le contact, pose sa main sur mon genou et dit d'une voix fragile :

— Promets-moi que tu n'iras pas parler de tout ça à Papy, Éole. La séparation avec ton père a été très difficile pour moi. Je me suis retrouvée du jour au lendemain avec vous trois à assumer et ton père disparu de la circulation. Alors j'apprécieraï que tu ne me fasses pas trop la leçon, mon grand.

Elle ouvre sa portière et dit encore :

— Bon, en tout cas, je suis heureuse que tu m'accompagnes. Tu verras, Papy est bien, ici.

En passant derrière une vieille voiture rouge aux formes étranges, elle sourit et dit pour elle-même :

Pour en finir avec le Groc

— Une 2 CV, ma voiture préférée!

— Ah bon? Tu ne préfères pas les voitures plus récentes?

— Oh, ça n'a rien à voir. Quand on roule là-dedans, même à cinquante kilomètres à l'heure, on a des sensations fantastiques. Celle-ci est dans un parfait état! Son propriétaire la bichonne, ça se voit.

Au bout du parking, je devine un vaste jardin entouré d'un vieux mur de pierres avalé par des lierres. La porte est fermée par un lourd cadenas rouillé.

Ma mère sonne à l'interphone.

— Bonjour, dit une voix grave. Qui venez-vous voir?

— Je suis Annabelle Bernicot, je viens voir mon père, Basile Bernicot.

— Je vous ouvre, attendez-moi dans le hall.

Je demande tout bas à ma mère:

— C'était une femme ou un homme?

— Une femme.

Elle ajoute avec un regard amusé:

— Quelqu'un de surprenant, tu verras.

Derrière la porte coulissante, on entre dans un vaste hall haut de plafond et décoré de tableaux de fleurs et de montagnes enneigées. Une vieille machine à écrire et un bouquet de fleurs séchées sont posés sur un piano. Trois portes indiquent respectivement

l'administration, l'infirmerie et la salle des aides-soignantes. Un écriteau sur une porte en face signale l'escalier.

— C'est moche ici, dis-je tout bas.

— Moche? Je ne trouve pas. Et puis ça ne sent pas comme dans les autres maisons de retraite...

— Et ça sent quoi dans les autres maisons de retraite?

— Les produits nettoyants. L'ennui, surtout.

Elle se retient d'ajouter: « La mort. »

Quand mon grand-père avait décidé de quitter sa maison pour venir ici, c'est ce que je lui avais dit, à ma mère:

— Papy va là-bas pour mourir.

— Mais non, s'était-elle insurgée, il a encore de belles années devant lui! Une maison de retraite n'est pas un mouroir, Éole! C'est avant tout un lieu de vie. Ne juge pas avant d'avoir vu comment les résidents y vivent et les gens qui s'occupent d'eux.

— Pourquoi il faudrait qu'on s'occupe de Papy? Il n'est pas vieux.

— Il a soixante-dix-huit ans, ce n'est pas non plus tout jeune, même pour un grand-père. Il avait quarante ans quand ils m'ont eue avec Mamie.

— *Quarante?* Il était super âgé!

Ma mère avait souri.

Pour en finir avec le Groc

— Pas dans sa tête en tout cas. Il a été le plus fou et le plus merveilleux papa de la Terre.

Elle avait hésité avant d'ajouter :

— S'il est dans cette maison de retraite, c'est son choix. Pose-lui la question, je préfère qu'il te l'explique lui-même.

 Je sursaute à l'ouverture de la porte des aides-soignantes. Une immense dame noire, large visage rayonnant, petites perles argentées aux oreilles, nous rejoint en marchant avec une vitesse et une souplesse que sa dimension colossale ne laissait pas imaginer. Comment peut-elle tenir sur des pieds aussi petits ? Elle doit faire la pointure de ma sœur, mais cent fois son poids ! Je n'ai jamais vu une femme aussi immense ! Ça doit être une catcheuse ! Je recule d'un pas devant ses grands yeux noirs. Elle serre la main de ma mère, puis la mienne et me dit :

— Bonjour, Éole, je m'appelle Marinette, je suis aide-soignante ici.

Le large et lumineux visage de la géante a détendu ma mère.

— Vous connaissez le prénom de mon fils ?

— On a quelques espions dans la maison... Mais le plus simple est de discuter tout simplement avec nos résidents. Je sais aussi qu'Éole a une petite sœur, Lilou, et un frère, Tomas. J'ai juste ?

Elle me fait un clin d'œil et tend la main pour un check.

— Mais... c'est quoi cette main, Éole ? demande-t-elle, stupéfaite. Elle est énorme, c'est fou !

Je hausse les épaules en me retenant de lui parler de sa taille à elle. Si elle était effectivement catcheuse, j'aurais des soucis à me faire.

Ma mère sourit, gênée. La femme me met un bras sur l'épaule et m'entraîne vers l'escalier.

— Alors voilà enfin le petit-fils du beau Basile... On peut dire que tu t'es fait désirer ! Depuis le temps que ton grand-père nous parle de toi !

Elle ouvre la porte menant à l'escalier dont les larges marches de bois craquent sous mes pas et ceux de ma mère, mais pas sous les siens, rapides et légers.

— La chambre de ton grand-père est au premier. Il y a un ascenseur, mais c'est l'heure où madame Lefebvre le squatte. Elle en profite parce que l'infirmière en chef n'est pas là. Elle s'arrête à chaque étage et fait la discussion à ceux qui montent ou descendent, ça la détend. Mais elle le bloque parfois un quart d'heure à un étage pour poursuivre la conversation. Et puis je ne vous cache pas que quelques marches ne font pas de mal à ma silhouette. Je les monte et les descends plus de trente fois par jour.

L'escalier donne sur un couloir où sont alignées cinq portes de chaque côté. Deux vieilles femmes sont assises

l'une en face de l'autre. Chaussures de vieilles, robes de vieilles, bas bruns. Leurs lourdes paupières fripées s'ouvrent difficilement sur des yeux délavés. Elles nous observent. On voit leur crâne sous les cheveux blancs aux reflets mauves. Je me détourne, gêné.

On passe entre elles. Leurs mains sur leurs jambes sont maigres, la peau fine, tachetée. Je retiens ma respiration comme si elles pouvaient me transmettre une maladie.

— Bonjour, nous lance l'une des deux vieilles. Vous êtes de nouveaux résidents ?

L'autre grince un rire derrière sa main.

— Pfff! Vous êtes bête, Annick! Ils sont trop jeunes, voyons.

— Oh ben si on ne peut plus rire!

L'aide-soignante part dans un rire tonitruant.

— Vous êtes d'humeur taquine, aujourd'hui, mesdames!

— Marinette? l'interpelle une des deux vieilles. J'ai vu Mireille dans la chambre de monsieur Piaf.

— Ah! Zut, merci, Judith, je dépose ces gens-là chez Basile et je vais la chercher.

— Chez Basile, le petit nouveau? Oh, j'aime beaucoup ce monsieur. Très aimable! Vraiment charmant! On peut dire que c'est quelqu'un de précieux.

— Ah, ça oui, répond l'autre, un sauveur, même. Un héros!

Ma mère et moi nous regardons. Marinette salue les dames et s'éloigne sans rien ajouter.

Après avoir tourné à droite au bout du couloir, ma mère demande :

— Il y a une unité Alzheimer, ici ?

— Oui, à l'étage, mais si vous pensez que les deux dames que nous venons de croiser en sont atteintes, détrompez-vous. Elles ont toute leur tête, croyez-moi ! Et une excellente mémoire. Quant à Mireille dont elles parlaient, il s'agit d'une résidente qui se promène partout à la recherche de quelque chose que nous ne sommes pas encore parvenus à identifier.

Elle fait de gros yeux et chuchote :

— Mystère... Elle refuse de nous dire de quoi il s'agit, mais on la retrouve en vadrouille à travers toute la maison.

Elle s'arrête au milieu du couloir, regarde autour d'elle et murmure très vite :

— Là, j'aimerais bien la trouver avant que l'infirmière en chef la gronde comme une gamine. Je déteste ça !

Elle souffle par ses narines comme un puissant dragon, pince les lèvres de colère et repart d'un bon pas. On s'arrête devant une porte. Marinette toque.

— Basile, vous êtes présentable ? Il y a du beau monde avec moi.

— C'est vous, Marinette ?

Pour en finir avec le Groc

— Non, c'est le prince Charles en kilt.

— Chaaarles? répond mon grand-père. Quelle joie!

Entrez, mon ami!

Marinette secoue la tête.

— Ah! Je vous jure, un phénomène, celui-là!

Elle nous ouvre, nous pousse dans la chambre et lance un baiser de la main à Papy.

— Tout va bien, Basile?

— Au poil, Marinette! Et alors, cette cafetière?

— Comme neuve! Vous avez des doigts de fée. Bon, je file sur les traces de Mireille. À plus tard.

Elle ferme la porte.

 La pièce est plus grande et plus lumineuse que ma chambre. Je reconnais les trois photos de phares en pleine tempête qu'avait mon grand-père dans son salon. Il y a aussi les deux meubles dont j'adorais fouiller les tiroirs, remplis de tout son bric-à-brac de bricoleur.

Mon grand-père pose ses mots croisés, se lève de son fauteuil placé devant la fenêtre et vient nous embrasser.

— Éole! Ça me fait sacrément plaisir de te voir! Tu avais la trouille de venir ou quoi?

Je retrouve avec bonheur son parfum citronné et ses bras puissants qui me serrent.

Si seulement il avait pu me transmettre ses yeux bleus par l'intermédiaire de ma mère! Ce serait déjà ça! Mais non... il a fallu que j'hérite de la couleur kaki de ceux de mon père.

— Tu me regardes l'écume? demande-t-il en surprenant mes yeux dans les grosses boucles blanches de ses cheveux. Il faudrait que je me les fasse couper. Les cheveux, hein! Ne comprends pas autre chose!

Il me fait un clin d'œil et glisse un regard faussement honteux à ma mère qui lui fait une moue faussement indignée.

— Mais Marinette et d'autres résidentes m'ont défendu d'y toucher, ajoute-t-il. Elles me trouvent charmant comme ça, il paraît ! Et certaines sont plus jeunes que moi... Tant mieux si je marque des points, parce que la concurrence est rude, ici. Il y a des hommes charismatiques !

— Ça va, c'est grand, dis-je.

— Quoi ? Ma chambre ? Tu as vu ça, un peu ? Un palace ! Et les toilettes ! Et regarde la vue ! dit-il en m'accompagnant à la fenêtre.

Après le parking, un mur de pierres délimite un immense jardin abandonné aux orties et aux ronces. Quelques arbres sont envahis par des plantes grimpantes. Plus loin encore, une colline boisée.

— Bon, il y a ce jardin. Un peu triste, hein ? commente mon grand-père. Il a un beau potentiel, pourtant. J'en ai parlé à Marinette, mais elle dit que pour l'instant, avec la vieille bique d'infirmière en chef, personne n'a le droit d'y mettre les pieds. Je suis arrivé il n'y a pas longtemps, alors je me fais discret, je me contente d'observer. Mais un jour...

Il secoue la tête et ajoute avec un grand sourire :

— Tu as rencontré Marinette, alors ! Impressionnante, hein ? Elle a un cœur en or, cette femme. Tout le monde l'adore, ici.

Il regarde tout autour de lui, les mains sur les hanches, et demande à ma mère :

— Mais dis donc, ils sont où mes deux autres pingouins ?

— Ils sont restés à la maison, je les amènerai un autre jour. Ce n'est pas la peine d'être trop dans ta chambre.

Mon grand-père me passe la main dans les cheveux.

— Chouette, tes cheveux longs, à toi aussi. Il y en a un ici à qui ça va plaire.

Il se frotte les mains et demande, enthousiaste :

— Bon, dis-moi un peu, à une semaine de la fin du premier round de la sixième, quelles sont tes impressions, Éole Bernicot ? T'as des copines dans ta classe ? Des copains ? Des profs sympas ?

— Les trois.

— Ben, t'es pas bien causeur, aujourd'hui. Et tu as l'air un peu tristounet. Y a un truc qui t'a tourné les boyaux de la cervelle ?

— Non. Ça va.

Ma mère reste tournée vers le jardin.

— Vous, y a un quelque chose qui vous turlupine, dit mon grand-père. Mais vous avez comploté devant la

porte d'entrée pour pas me le dire... On ne me la fait pas. Allez, qu'est-ce qu'il y a? Ça ne marche pas fort au collège? Des ennuis?

Je hausse les épaules.

— Ça a quelque chose à voir avec Raymond? tente-t-il encore en glissant un regard vers Maman.

Ma mère soupire et dit sombrement, en se dirigeant vers la porte:

— Je vais prendre un peu l'air.

Quand le bruit des pas a disparu dans le couloir, mon grand-père demande, suspicieux:

— Tu as promis le silence, c'est ça?

— Oui.

— Merde! Bon, on joue au que-oui-que-non!
D'accord?

— Que-oui-que-non? Heu... Bon ben oui alors.

— Gagné. Alors allons-y: ça a quelque chose à voir avec Raymond?

— Oui.

— Je vois. Il est toujours aussi lourd qu'une baleine à bosse, le cerveau en moins?

— Oui.

— Et dans ces conditions, c'est difficile de faire tes devoirs, c'est ça?

— Oui.

— Tu peux aussi dire non, hein?

Il réfléchit un moment, les yeux sur le parking où ma mère marche, les mains dans les poches, le nez vers le bitume.

— Quand est-ce qu'elle se décidera à le foutre dehors ? gronde mon grand-père.

— Jamais.

Il se tourne vers moi, m'attrape par l'épaule, se frotte le menton, prend son air de concentration ultime. Huit rides se dessinent sur son front, il plisse les yeux comme un maître d'arts martiaux.

— Et si tu venais faire tes devoirs ici tous les après-midi ? Tu te mettrais sur la petite table, là. Tu serais tranquille et tu tiendrais compagnie à ton grand-père, très seul et très malheureux.

Il ajoute tout bas à mon oreille :

— Ce que je ne suis pas, hein ? Ne te fais pas de bile pour moi, surtout. Je suis comme un coq en pâte, ici !

Il se redresse.

— Tu pourrais te concentrer, tu serais loin du minable et moi, je t'aiderais dans toutes les matières. Sauf en allemand, parce que j'ai eu une prof qui m'a traumatisé pour le restant de mes jours avec... Mais je t'ai déjà raconté, hein ?

— Oui. Elle t'a promis un stage gratuit de deux semaines chez son frère au nord de l'Allemagne si tu ne

connaissais pas les déterminants par cœur. Et tu as eu vingt sur vingt au contrôle.

— Exact. Pour l'unique fois de ma courte carrière de germanophone. Donc, *kein deutsch*. Mais pour le reste, je suis ton homme ! Et je te présenterai quelques personnes de grande qualité qui vivent ici. Qu'en dis-tu ?

— Pourquoi pas ?

Il me tire l'oreille doucement :

— Tss... Mauvaise réponse ! Alors ? C'est oui ou c'est oui ?

— Oui. Ok, je viendrai.

— Ah, formidable ! Voyons, on est... mardi, c'est ça ? Alors, on commence demain ?

— Oui.

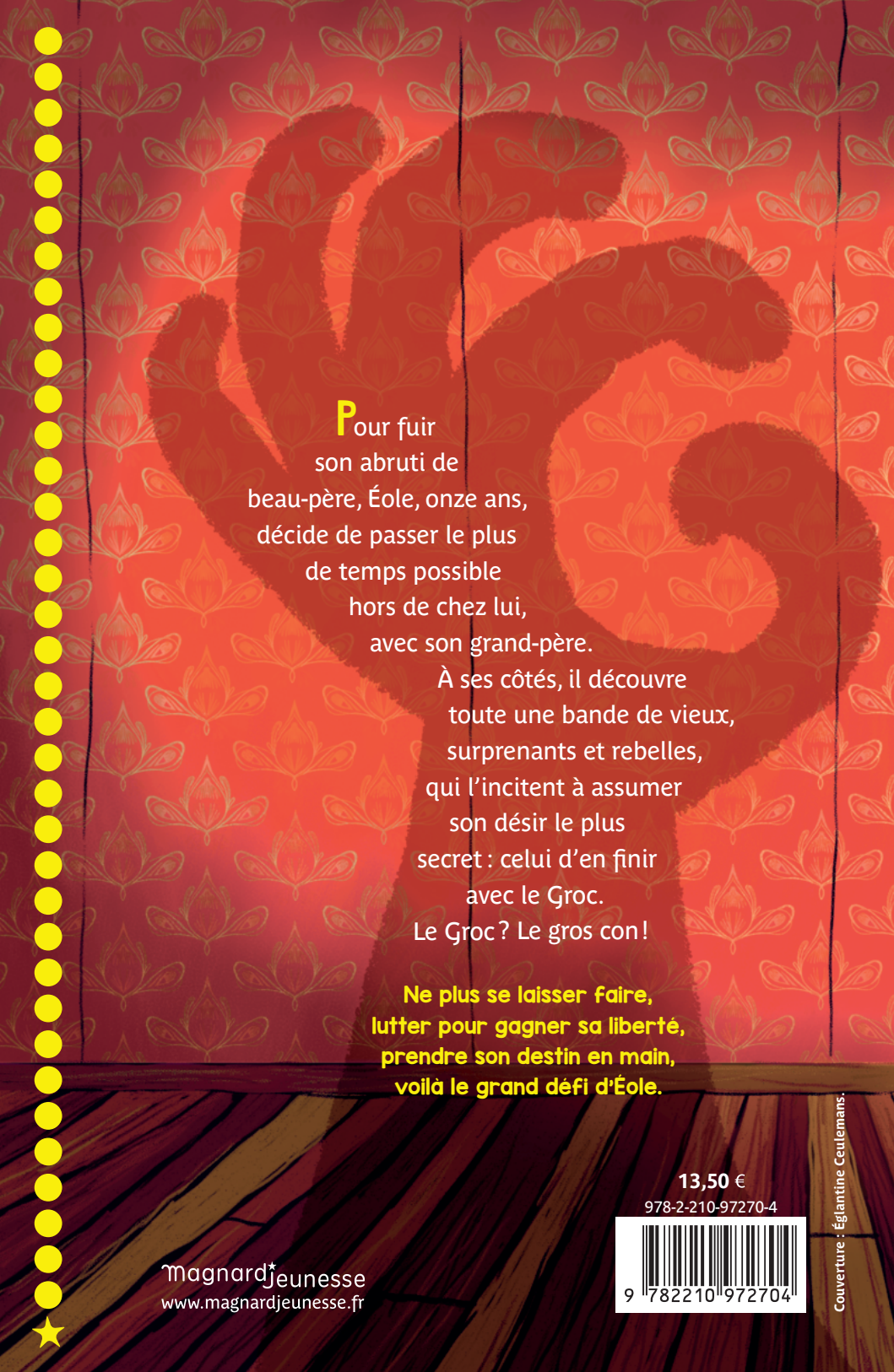
Mon grand-père ouvre la fenêtre et crie à ma mère :

— Annabelle ? On a quelque chose à te dire.

Ma mère s'essuie discrètement les yeux avant de lever la tête vers nous.

— Nous venons de passer un accord avec ton fils ! Il viendra faire ses devoirs ici après l'école ! C'est...

— Monsieur ! le coupe une voix féminine très sèche venant de la fenêtre voisine. Pourriez-vous parler quelque peu moins fort afin que les autres résidents puissent profiter du calme tout relatif qui était celui d'avant votre venue ?



Pour fuir
son abruti de
beau-père, Éole, onze ans,
décide de passer le plus
de temps possible
hors de chez lui,
avec son grand-père.

À ses côtés, il découvre
toute une bande de vieux,
surprenants et rebelles,
qui l'incitent à assumer
son désir le plus
secret : celui d'en finir
avec le Groc.
Le Groc ? Le gros con !

**Ne plus se laisser faire,
lutter pour gagner sa liberté,
prendre son destin en main,
voilà le grand défi d'Éole.**

magnard*jeunesse
www.magnardjeunesse.fr

13,50 €

978-2-210-97270-4



Couverture : Églantine Ceulemans.